

Pourquoi films et séries ont un rôle majeur à jouer pour lutter contre les représentations sexistes

Christine Mateus

« If she can see it, she can be it » (« Si elle peut le voir, elle peut le devenir »). C'est la formule qui accompagne toutes les communications du Geena Davis Institute of Gender in Media, du nom de l'actrice américaine oscarisée. Avec sa fondation, l'inoubliable interprète de Thelma Dickinson dans le film de Ridley Scott, « Thelma et Louise », milite pour « un paysage médiatique plus équitable entre les sexes », et encourage « les créateurs à augmenter la part des personnages féminins et réduire les stéréotypes sexistes ». Les audiences records de la série « HPI », dont la première saison vient de s'achever sur TF1 et qui a séduit toutes les générations, devraient convaincre les plus récalcitrants.

Lorsque HPI met une claque au mansplaining

Qu'avons-nous là ? L'actrice Audrey Fleurot en tête d'affiche qui campe une mère solo avec trois enfants, intrépide et insoumise, mais aussi extrêmement intelligente (haut potentiel intellectuel). Ses compétences lui valent d'être recrutée dans un commissariat en tant que consultante pour les aider dans leurs enquêtes, en cloquant régulièrement le bec de ses collègues masculins grâce à sa repartie.

Elle dézingue ainsi joyeusement le mansplaining, un concept féministe qui décrit une situation où un homme explique à une femme quelque chose qu'elle sait déjà, voire dont elle est experte, sur un ton paternaliste ou condescendant. Dans plusieurs interviews, l'actrice confirme aussi avoir mis la pression sur la production pour que la dynamique du traditionnel duo de flics homme-femme soit renversée. Bonne pioche !

Geena Davis et Audrey Fleurot ne sont pas les seules à être convaincues de l'impact, notamment chez les plus jeunes, des représentations des femmes à l'écran. C'est aussi l'avis d'Iris Brey, critique de cinéma, spécialiste des représentations de genre et des sexualités au cinéma et dans les séries télévisées. L'autrice a adapté pour les adolescents son essai « Le Regard féminin, une révolution à l'écran » (Éditions de l'Olivier), qui vient d'être édité en poche (Éditions Points). Réalisé en collaboration avec la dessinatrice Mirion Malle, l'opus est devenu « Sous nos yeux. Petit manifeste pour une révolution du regard » (Éditions La ville brûle).

« Elles parlaient peu et dégageaient un mélange d'érotisme et de naïveté »

À quoi servent les femmes dans les films ? Comment est filmé leur corps ? Quid du viol dans « Game of Thrones », la série la plus regardée dans le monde ? À travers de multiples questions, l'autrice décrypte le flot d'images dont les plus jeunes sont abreuvés (et encore davantage depuis la crise sanitaire et les confinements). « Ces images ont une influence sur ce que nous sommes, sur ce que nous pensons, sur notre manière de vivre et d'aimer. Et parmi toutes ces images, la manière dont on filme le corps des femmes et des hommes a un impact sur nos vies. C'est quelque chose que j'ai compris très tardivement », relate, en préambule, Iris Brey.

Celle qui enseigne, par ailleurs, le cinéma à l'université revient ainsi sur sa propre expérience de spectatrice. « Dans les films avec lesquels j'ai grandi, les femmes étaient filmées comme de beaux objets, elles parlaient peu et dégageaient un mélange d'érotisme et de naïveté. Ce que le cinéma me racontait, c'était qu'il fallait être ce genre de femme pour plaire aux hommes. » Bref, des films bourrés de stéréotypes de genre.

Et puis déboulèrent dans sa vie des séries comme « Girls » de Lena Dunham, « Orange is the new black »; plus tard « Transparent », « The OA » et « Fleabag ». Leur point commun : leurs héroïnes n'étaient pas là pour mettre en valeur les qualités d'un personnage masculin. Elles avaient la capacité d'agir, leurs propres trajectoires, leurs propres combats. « Et, dans ces séries, les personnages masculins avaient eux aussi la possibilité d'être fragiles, attentifs, aimants, faillibles. C'est comme ça que j'ai compris qu'il existait plein de manières d'incarner le féminin et le masculin », précise Iris Brey.

Connaissez-vous l'« Effet Scully » ?

Pour les quadras et quinquas d'aujourd'hui, il est un personnage de série qui, au milieu des années 1990, a fait exploser les codes. Celui de Dana Scully dans « X-Files ». Dès ses premières apparitions, en 1993, Dana Scully s'est démarquée des autres personnages féminins représentés à la télévision. À la fois agent du FBI et diplômée en médecine et en physique, cette femme, interprétée par Gillian Anderson, était un ovni : loin d'être un faire-valoir pour son partenaire masculin, de la séduction, de la caricature de la scientifique isolée, et respectée pour ses compétences. Ce personnage a même donné son nom à l'« Effet Scully ».

En février 2018, la chaîne américaine de télévision Fox a fait appel au fameux Geena Davis Institute on Gender in Media pour mener un sondage cherchant à déterminer si les femmes qui ont regardé la série avaient plus tendance à poursuivre des carrières dans le domaine des STIM (Science, technologie, ingénierie et mathématiques). Les résultats sont éloquents : elles avaient 50 % plus de chances de travailler en STIM. Par ailleurs, deux tiers des femmes interrogées, et qui travaillent dans ce domaine, ont déclaré que Scully avaient été un modèle pour elles. « La télévision et les médias en général influencent la culture populaire. Les séries ont un réel impact sur les convictions des gens. Dans le cas de X-Files, cela a permis un changement de norme sociétale », avait alors souligné Madeline Di Nonno, PDG du Geena Davis Institute.

83 % des histoires sont racontées d'un point de vue masculin

Selon une autre étude de ce centre, 83 % des histoires sont racontées du point de vue d'un personnage masculin. C'est ce qu'on appelle le male gaze, qui envoie ce double message : aux femmes, que leurs expériences sont inintéressantes, aux hommes, que ce qui est lié aux femmes est sans importance.

Peu d'œuvres passent avec succès le « test de Bechdel » : y a-t-il au moins deux personnages féminins et connaît-on leur nom ? Ces deux femmes se parlent-elles ? Et enfin, leur conversation porte-t-elle sur un sujet autre qu'un personnage masculin ? « C'est une manière assez efficace de se rendre compte de l'ampleur du sexism dans l'industrie du cinéma et sur nos écrans », explique Iris Brey. Le film « Intouchables », dans lequel joue Audrey Fleurot, par exemple, ne passe pas le test...

« Et si changer de regard était la première étape pour changer le monde ? », avance l'autrice. Alors, pour diversifier les points de vue, elle conseille aux ados son top 10 d'œuvres empreintes de female gaze. Parmi elles, les films « Wonder Woman », « Portrait de la jeune fille en feu », ou encore les séries « Unbelievable », « I may destroy you » et « PEN15 ».